

L'opéra contemporain en crescendo

Sophie Pouliot

Numéro 168 (3), 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88858ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pouliot, S. (2018). L'opéra contemporain en crescendo. *Jeu*, (168), 88–91.

L'OPÉRA CONTEMPORAIN EN CRESCENDO

Sophie Pouliot

Depuis 2013, l'Opéra de Montréal inclut une œuvre contemporaine à chacune de ses saisons, et, depuis l'an dernier, un opéra de chambre, lui aussi contemporain, proposé hors ses murs. Le Théâtre du Futur a présenté l'«opéra-surf» *La Vague parfaite* en 2016 et en 2017, et l'Espace libre accueillera l'artiste vocale Mykalle Bielinski en 2019. Assisterait-on à une croissance de l'intérêt collectif pour les nouvelles formes d'art lyrique ?



Les acteurs du milieu opératique constatent que nos scènes font effectivement une place de plus en plus grande aux œuvres actuelles. «Heureusement! Ça fait 28 ans qu'on travaille pour que ça bouge!» lance Pauline Vaillancourt, directrice artistique de la compagnie Chants libres, dont le mandat est de favoriser l'innovation en art lyrique. «Le public veut entendre des choses nouvelles en ce qui concerne la voix, ajoute-t-elle. En outre, il y a beaucoup plus d'intérêt pour l'opéra contemporain chez les compositeurs, mais aussi chez les chanteurs. Auparavant, lorsqu'on tenait des auditions à Chants libres, il pouvait y avoir trois ou quatre personnes; j'avais un choix très restreint. Maintenant, je consacre trois ou quatre jours aux auditions, avec des gens qui viennent de partout.»

Bien sûr, l'opéra contemporain englobe un éventail assez large de spectacles, comme le fait remarquer le dramaturge et librettiste Michel Marc Bouchard: «Il faudrait que tout le monde s'entende sur une même définition. Certaines productions sont, pour le commun des mortels, d'un hermétisme à tout rompre, alors que d'autres sont pratiquement des

comédies musicales déguisées», soutient celui qui signait en 2016 une version opératique des *Feluettes* et qui a présentement en chantier trois nouvelles œuvres, soit deux pour l'Opéra de Montréal et un pour la Canadian Opera Company de Toronto.

Peut-on réellement considérer comme des œuvres lyriques contemporaines la comédie chantée—qualifiée d'«opéra-surf» par ses créateurs—*La Vague parfaite*, ou encore *Starmania Opéra*, présenté en 2008 à Québec et l'année suivante à Montréal? Tout à fait, selon la définition proposée par la compositrice montréalaise d'origine serbe Ana Sokolović, à qui l'on doit plusieurs pièces lyriques dont *The Midnight Court* et *Love Songs*: «L'opéra contemporain, c'est celui qui s'écrit aujourd'hui. Certains sont très inspirés de la tradition, d'autres moins. Certains même ne sont que tonals. C'est comme au théâtre: il y a des pièces qui s'écrivent aujourd'hui et qui épousent une structure plus classique, tandis que d'autres sont plus expérimentales.» Pauline Vaillancourt abonde dans le même sens: «Il n'y a pas un langage formel définitif qu'on peut qualifier de contemporain. On ne peut pas faire abstraction de la tradition, mais ce que l'on a connu et qui fait partie de

soi devient autre chose. On ne peut pas créer le même genre de musique qu'aux siècles précédents, compte tenu de tous les bruits qui nous entourent et de l'environnement dans lequel on se trouve.»

UN ART ONÉREUX

Au Québec, on trouve toutefois très peu d'opéra contemporain ailleurs qu'à Montréal. Essentiellement, comme l'explique Ana Sokolović, parce que «l'opéra est la forme d'art la plus chère. Il coûte autant que le théâtre et la musique mis ensemble pour le même nombre de minutes.» Il faut donc remplir de grandes salles. Grégoire Legendre, directeur général et artistique de l'Opéra de Québec, connaît très bien cette réalité: «Comme nous présentons deux opéras par année, si l'un d'entre eux était contemporain, la compagnie devrait fermer ses portes d'ici quelques années. À l'Opéra de Zurich, par exemple, il y a 28 productions par année. Pour eux, programmer un opéra contemporain ou deux dans leur saison ne pose aucun problème. Il faut garder un équilibre, mais cet équilibre est difficile à atteindre avec deux productions par année.»



The Trials of Patricia Isasa, opéra de Kristin Norderval et Naomi Wallace, mis en scène par Pauline Vaillancourt (Chants libres), présenté au Monument-National en mai 2016. © Mathieu Dupuis



Svadba, opéra d'Ana Sokolović, mis en scène par Martine Beaulne (Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal), présenté à l'Espace GO en mars 2018. Sur la photo : Caroline Gélinas, Myriam Leblanc, Rose Naggar-Tremblay, Suzanne Rigden, Chelsea Rus et Rachèle Tremblay. © Yves Renaud

C'est, entre autres raisons, pour avoir la liberté de programmer des œuvres plus audacieuses et plus récentes que Grégoire Legendre a créé le Festival d'opéra de Québec. Au cours des années passées, on a pu y voir et entendre *Nelligan* de Michel Tremblay et André Gagnon, *Louis Riel* de Harry Somers, ainsi que *Powder Her Face* et *The Tempest* de Thomas Adès, ce dernier spectacle ayant été mis en scène par Robert Lepage. Aucune œuvre actuelle ne figure pourtant au programme de l'édition 2018 de l'événement estival.

Du côté de l'Opéra de Montréal, le directeur artistique Michel Beaulac s'est donné la mission, dès son entrée en poste en 2007, d'intégrer des opéras écrits de nos jours à la programmation régulière de la maison : « Il est impératif de présenter des œuvres contemporaines au public montréalais, car celui-ci aime découvrir de nouvelles choses, quelle que soit la discipline artistique. » Cette approche comporte néanmoins sa part de hardiesse. « C'est certain qu'on vend moins

de billets pour une œuvre contemporaine, admet Michel Beaulac, mais ce n'est pas ça qui va nous décourager ! Il est évident qu'une œuvre à découvrir, une œuvre nouvelle, est quelque chose que le public doit apprivoiser. C'est plus difficile à vendre que *Carmen*, *La Bohème* ou *Rigoletto*. Mais, compte tenu de ce caractère aventureux, risqué, je trouve que l'opéra contemporain se vend vraiment très bien. D'année en année, on sent un plus grand intérêt des spectateurs et on remplit toujours plus que la moitié de la salle. »

Pour réduire les coûts faramineux qui rendent la présentation d'opéras contemporains si périlleuse, il est possible de se tourner vers l'opéra de chambre. « Depuis les années 1920, il y a de plus en plus de productions de chambre, qui requièrent, plutôt qu'un orchestre symphonique, moins d'instruments », explique Ana Sokolović, dont l'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal présentait, au printemps 2018 à l'Espace GO, *Svadba*, un opéra *a capella*. Michel Beaulac s'engage d'ailleurs à ce que les futures

productions de l'Atelier lyrique soient aussi des œuvres contemporaines : « C'est le rôle d'un atelier que de faire de la recherche, et il est naturel que le public ait accès à des œuvres de son temps. Nous ne sommes pas des antiquaires ! »

MISER SUR DU SANG NEUF

Il semble que l'on puisse aussi tabler sur le jeune public afin de favoriser l'essor de l'opéra contemporain. Les enfants sont certes relativement peu exposés à la musique classique, comme le déplore Christophe Huss, critique musical au journal *Le Devoir* : « Donne-t-on aux jeunes l'occasion d'entendre du Mozart ? Quand les enfants étaient soumis à la musique classique à travers les dessins animés, Bugs Bunny et autres—ce que j'appelle la consommation passive de la musique classique—, ça faisait partie d'un univers naturel. » Pourtant, autant du côté de Montréal que de Québec, on dit observer un rajeunissement de l'auditoire opératique. Ce phénomène peut sans doute



Les Feluettes, opéra de Michel Marc Bouchard et Kevin March, mis en scène par Serge Denoncourt (coproduction Pacific Opera Victoria et Opéra de Montréal), présenté à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts en mai 2016. Sur la photo : Jean-Michel Richer et Étienne Dupuis. © Yves Renaud

être en partie expliqué par le fait que, depuis plusieurs années, les deux principales maisons d'opéra québécoises ouvrent les portes de leurs répétitions générales à des étudiants du secondaire. « Comme dans 99% des cas il s'agit de leur première expérience, explique Grégoire Legendre, premièrement, ils sont très impressionnés—c'est comme un concert de musique populaire: ça hurle dans la salle!—et, deuxièmement, ils ne font pas de différence entre *La Traviata* de Verdi et *Le Château de Barbe-Bleue* de Bartók. Ils n'ont aucun préjugé: ils suivent l'histoire dans le plus extraordinaire des silences et sont aussi intéressés par les œuvres du passé que par celles du présent. On constate d'ailleurs déjà les effets de ce programme: on reconnaît plusieurs spectateurs qui sont venus adolescents aux générales et sont maintenant dans la trentaine. »

Ana Sokolović estime aussi que son public se renouvelle et que « les jeunes s'intéressent beaucoup à l'opéra. » Après tout, comme le dit Pauline Vaillancourt: « C'est une forme

d'expression privilégiée. On a la parole, le mouvement, la scénographie, la musique... tous les arts peuvent se joindre. Et la voix reste l'instrument par excellence pour susciter des émotions », estime la directrice de Chants libres qui, à l'occasion du trentième anniversaire de la compagnie, en 2020, proposera une version lyrique du roman *L'Orangerie* de Larry Tremblay, dont celui-ci signera le livret.

Un constat fait donc l'unanimité chez les intervenants interrogés: l'opéra est loin d'être une forme d'art moribonde. Non seulement son public se renouvelle-t-il et de nouvelles créations épousant les formes les plus diverses trouvent-elles le chemin de scènes elles aussi diverses, mais, selon Christophe Huss, cette discipline artistique jouit toujours d'une aura toute particulière: « Je pense que l'opéra, en tant que divertissement bourgeois, n'a pas dit son dernier mot. Il y a une sorte de consécration pour les uns et les autres à écrire un livret d'opéra ou à composer un opéra, et pour le public à assister à un opéra.

Starmania Opéra ou *Another Brick in the Wall* l'opéra... ça reste un concept qui anoblit les choses et, tant que l'opéra anoblira, il aura une pérennité. » ●